

Le procédé nègre est manifestement plus simple que le procédé mexicain. Il est aussi plus élégant et moins brutal. Quand on a du coup d'œil, du sang-froid et qu'on n'a pas été mangé pendant la période d'apprentissage, on a des chances d'arriver, par l'exercice, à une certaine perfection.

Il est curieux de remarquer qu'au Mexique, pour faire périr un crocodile, on lui ferme la bouche, tandis que, sur les bords du Nil ou du Zambèze, on l'oblige, dans le même but, à la laisser ouverte. Comme les habitudes changent avec la longitude !

Il y a d'autres méthodes employées pour chasser le crocodile. On le chasse au fusil comme un lapin. C'est ainsi que les Anglais ont réussi à détruire presque complètement le gavial du Gange. Les nègres du Sénégal procèdent d'une façon moins banale mais infiniment plus dangereuse : ils plongent sous le crocodile endormi dans une sécurité funeste et lui enfoncent un couteau dans le ventre. Les Indiens d'Amérique le pêchent à la ligne comme un goujon avec un hameçon amorcé d'un agneau. Les Soudanais le font tomber dans des fosses profondes traîtreusement dissimulées sous des branchages ; mais le record de l'originalité semble être détenu par les habitants de la Floride, qui traitent le crocodile comme un vulgaire rat et le prennent dans une souricière.

On voit que l'animal, attiré par l'odeur d'un gigot d'agneau ou mieux de chien suffisamment faisandé, s'est pris dans un nœud coulant, caché sous l'eau à l'unique entrée d'une sorte de cirque. Il a entraîné avec lui une traverse qui, engagée dans deux encoches des deux pilotis situés de part et d'autre de l'entrée, maintenait courbé un arbre d'assez grandes dimensions. Rendu libre, l'arme forme ressort et se redresse en serrant fortement le nœud coulant. Le caïman se trouve pris et même enlevé par la détente de l'arbre, si son poids le permet. En tout cas, un *lasso*, habilement lancé comme savent le faire les Américains, à vite fait d'immobiliser la victime.

Vous voilà maintenant renseignés, et si jamais vous vous trouvez en présence d'un crocodile, vous n'aurez qu'à repasser rapidement cet article dans votre mémoire afin de chercher le moyen le plus pratique de vous rendre maître de la grosse bête, et si, par malheur, le moyen que vous aurez choisi ne vous réussit pas, si vous êtes vaincu dans la lutte, j'espère que vous serez assez aimable pour ne pas venir m'en faire des reproches.

G. C.

UNE ERREUR JUDICIAIRE EN RUSSIE

Le 22 août 1886, le bureau de poste de la ville de Belopole reçut un pli contenant 10,000 roubles, adressé à un nommé Laplan. Le lendemain, quand M. Laplan vint pour prendre cet argent, la lettre chargée avait disparu.

Il n'y avait que deux personnes qui pouvaient avoir dérobé ce paquet : le chef du bureau de poste, Ponomareff, qui avait la veille enfermé lui-même le pli chargé dans la caisse, et le facteur Skripko, qui était de garde de nuit. On fit aussitôt des perquisitions chez le chef de bureau et chez le facteur, mais sans trouver le moindre indice. C'est alors que le juge

d'instruction donna l'ordre de garder le chef de bureau sous clé et de mettre en liberté le facteur Skripko.

Pourquoi les soupçons du juge d'instruction étaient-ils tombés sur Ponomareff ?

Parce qu'au moment où l'on s'était aperçu de la disparition de la lettre chargée, le chef de bureau avait pâli, et d'émotion était tombé assis sur une chaise.

Skripko, au contraire, avait assisté impassible à la découverte du vol, et même n'avait cessé de sourire.

Disons, à la défense de ce singulier juge d'instruction, qu'il trouva bientôt d'autres preuves non moins accablantes contre Ponomareff :

« Le chef de bureau est toujours proprement vêtu, il prend le thé matin et soir, il fume des cigares et, chose digne d'être notée comme une prodigalité qu'un homme dont l'argent est mal acquis peut seul se permettre, un jour, Ponomareff ayant perdu aux cartes 62 copecks, les a payés sans sourciller. » Quo faut-il de plus ?

Enfin, si toutes ces preuves sont insuffisantes, n'est-il pas avéré que lorsque le juge d'instruction a pressé Ponomareff d'avouer son crime, le chef de bureau a protesté en prenant Dieu à témoin de son innocence ?

— Laissez Dieu tranquille, a répondu le magistrat. Il n'a rien à voir dans l'instruction.

En Russie, la prévention n'a pas de limites... Ponomareff fut arrêté le 23 août 1886 et ne fut jugé que le 18 décembre 1889, après trois ans de prison préventive.

Enfin, le chef du bureau de poste comparait devant ses juges.

De nouveau, Ponomareff invoque l'aide de Dieu pour prouver son innocence, et, d'ailleurs, son avocat l'établit avec une évidence irréfutable dans un admirable plaidoyer.

Mais le procureur ne se laisse pas ébranler, il s'en tient à la psychologie criminaliste du juge d'instruction et répète avec emphase :

— Pourquoi a-t-il pâli ?

Après deux heures de délibération, les juges reviennent et déclarent le chef de bureau coupable du vol des 10,000 roubles et le condamnent à la perte de ses droits civiques et à la déportation en Sibérie.

La femme et les enfants de Ponomareff qui étaient venus pour entendre prononcer son acquittement, poussent des cris de désespoir.

En écoutant sa sentence, Ponomareff dit avec dignité à ses juges :

— Messieurs, vous avez commis un péché, vous avez condamné un innocent !

Mais une fois seul dans sa cellule, tout son courage l'abandonna ; pris tout à coup d'un accès de révolte contre sa destinée, il se roula par terre, se heurtant la tête contre les murs, criant, hurlant :

— Je suis innocent ! Je suis innocent !

On fut obligé de lui passer la camisole de force pour l'empêcher de s'ôter la vie.

On se disposait déjà à le déporter en Sibérie, lorsque, tout à tout, la vérité jaillit inopinément.

Le facteur Skripko avait été appelé à déposer comme témoin dans l'affaire de Ponomareff. Au lieu de se rendre à